

## CHAPITRE TROISIÈME.

---

### SOMMAIRE.

Opérations militaires dans la province d'Oajaca. — Siège et prise d'Oajaca (8 février 1865.) — Opérations contre les guérillas de l'Etat d'Oajaca, de la Huasteca, des terres chaudes de Vera-Cruz, du Michoacan, de l'Etat de Jalisco. — Occupation de Mazatlan (13 novembre 1864). — Marche de la division de Castagny de Durango à Mazatlan. — Combat de l'Espinazo del Diablo (1<sup>er</sup> janvier 1865). — Combat de Veranos (11 janvier). — Occupation de Guaymas de Sonora (29 mars). — Agitation dans les provinces du nord. — Mouvement de Negrete, de Chihuahua sur Saltillo, Monterey, et Matamoros. — Appréhensions d'une intervention des Etats-Unis. — Forces militaires à la disposition du maréchal Bazaine. — Méintelligence entre le gouvernement mexicain et les autorités françaises. — Etat des finances. — Emprunts.

Avant la fin de l'année 1864, l'influence française ne s'était pas encore fait sentir dans les provinces au sud de Puebla; les États de Guerrero, d'Oajaca, et de Chiapas n'avaient pas reconnu l'autorité impériale.

Porfirio Diaz, un des meilleurs généraux du parti républicain, s'était établi à Oajaca, avec un corps de troupes assez considérable qu'il entretenait facilement à l'aide des ressources de cette riche province. La présence de ces forces ennemies à peu de distance de la grand'route de Vera-Cruz, obligeait le maréchal à conserver des postes importants sur cette ligne de communication, et entravait les progrès de la pacification parmi les popula-

Opérations  
militaires dans  
la province  
d'Oajaca.



1864.

tions de ces contrées généralement bien disposées pour l'empire; mais, avant de s'engager dans une expédition contre Porfirio Diaz, il désirait attendre que les opérations entreprises dans le nord eussent été menées à bonne fin, et qu'il lui fût possible de disposer d'un nombre de troupes suffisant pour réduire toute résistance.

Oajaca est situé à cent vingt lieues de Mexico et à quatre-vingt-dix lieues de Puebla; il fallait tout d'abord ouvrir une route carrossable pour le passage des convois. C'est dans ce but, et aussi avec l'intention d'arrêter les incursions de l'ennemi dans les districts pacifiés de l'état de Puebla, que le maréchal avait, dès le mois de juillet 1864, prescrit au général Brincourt, commandant supérieur de Puebla, de se porter à Huajuapán à cinquante lieues au sud de Puebla et d'y établir un poste de deux bataillons. En même temps, une colonne française devait s'avancer d'Orizaba sur Teotitlan, une colonne mexicaine marcher d'Atlixco sur Tlapa, enfin la brigade Vicario s'efforcerait de descendre de Cuernavaca sur Chilapa. Le maréchal espérait, par ce mouvement combiné, resserrer Porfirio Diaz dans la province d'Oajaca.

Le général Brincourt se dirigea donc sur Huajuapán qu'il occupa sans résistance le 1<sup>er</sup> août; le même jour, le colonel Giraud, parti d'Orizaba, entra à Teotitlan; au lieu de s'y arrêter, il poursuivit son mouvement vers San Juan de los Cueis en laissant plusieurs petits détachements derrière lui.

Porfirio Diaz se trouvait alors sur la ligne d'Huajuapán; dérobant sa marche à travers les montagnes, il se porta vers Teotitlan, et, le 10 août, à la tête de deux mille hommes, il tomba inopinément sur le village de San Antonio où se trouvait une compagnie du 7<sup>e</sup> de ligne, tandis

1864.

que son frère Felix Diaz (surnommé el Chato), avec six cents fantassins, cent cinquante cavaliers, et trois canons, attaquait une autre compagnie à l'hacienda d'Ayotla. Les détachements français, commandés par d'énergiques officiers, résistèrent vigoureusement, cependant ils eussent succombé sous la supériorité du nombre, sans la prompt arrivée de quelques renforts. L'ennemi subit des pertes sensibles; les troupes françaises eurent cinq morts et une trentaine de blessés. Dix cavaliers mexicains alliés se firent bravement tuer à côté d'elles.

Le colonel Giraud, revenu à Teotitlan, se préparait à retrograder sur Orizaba; ayant appris que Porfirio Diaz méditait une nouvelle attaque, il arrêta son mouvement; le 17 août, le général Brincourt rejoignit le colonel Giraud, et ne pouvant résister au désir de poursuivre l'ennemi, bien que le maréchal ne l'y eût pas autorisé, il poussa jusqu'à Nochistlan situé à trente-cinq lieues de Tehuacan et à vingt lieues environ d'Oajaca. Il se croyait même assez fort pour enlever cette ville, mais il fut, contre son gré, forcé de céder aux injonctions formelles du commandant en chef. Le maréchal Bazaine s'opposait à cette expédition parce qu'il n'avait que fort peu de monde sous la main, et qu'il lui aurait été impossible de soutenir le général Brincourt, en cas d'insuccès; de plus il était nécessaire de renforcer les colonnes engagées dans le nord; le mouvement vers Oajaca fut donc arrêté, une garnison fut laissée à Yanhuitlan dans une excellente position militaire; les autres troupes retrogradèrent. On continua de faire activement travailler aux routes; des corvées d'Indiens y furent employées sous la direction des officiers français pendant les mois de septembre, d'octobre, et de novembre 1864; comme le temps manquait pour



des études nouvelles sur le terrain, on se contenta d'élargir le chemin muletier et d'en adoucir les pentes les plus roides ; la tâche était déjà des plus difficiles ; il y avait d'énormes crevasses à franchir, et souvent les gorges étaient si étroites qu'il fallait cheminer dans le lit même des torrents, entre les hautes murailles granitiques qui les encaissent. A la fin du mois de novembre, les travaux étaient cependant assez avancés pour que des voitures pussent arriver jusqu'à Yanhuítlan. C'est à cette époque que furent repris les projets contre Oajaca. Une forte colonne des trois armes fut organisée sous les ordres du général Courtois d'Hurbal, commandant l'artillerie du corps expéditionnaire.

La colonne principale, les convois, et un parc de siège s'acheminèrent par la grand'route de Puebla à Yanhuítlan ; deux autres petites colonnes légères furent dirigées sur Oajaca ; l'une, partant d'Orizaba, suivit le chemin muletier de Teotitlan ; l'autre, partant de Mexico, eut l'ordre de passer par Cuernavaca, Morelos, et Matamoros, afin de rassurer les populations de ces contrées, alarmées par quelques échecs récents des forces mexicaines alliées ; elle devait rejoindre le général Courtois d'Hurbal à Acatlan.

Le système de défense d'Oajaca était analogue à celui de Puebla ; presque toute la population avait quitté la ville qui était couverte de retranchements et de barricades. Les maisons de l'enceinte extérieure ayant été démolies, leurs décombres, amoncelés dans les maisons de la deuxième ligne, formaient d'immenses parapets de maçonnerie auxquels de solides couvents servaient de réduit. Un fort carré de construction ancienne dominait la ville ; Porfirio Diaz avait fait élever des ouvrages en terre sur les hauteurs voisines. Il disposait d'environ sept mille hommes,

dont trois mille de troupes régulières, le reste formé par des contingents de montagnards, tireurs habiles, qu'on avait armés de rifles américains, et ardents libéraux, fort attachés à Juarez, leur compatriote.

Le frère de Porfirio Diaz commandait en outre un corps de sept cents cavaliers ; l'un et l'autre déployaient la plus grande énergie et ne reculaient devant aucune considération pour organiser la résistance. Ils avaient enlevé les vases sacrés des églises pour les convertir en argent, et les cloches pour fondre des boulets ou s'en servir comme fougasses en avant des retranchements. Ils avaient ruiné non-seulement les maisons de la ville, mais encore un grand nombre de propriétés suburbaines ; aussi l'animosité des Indiens était-elle à son comble.

Ces hommes doux et paisibles, habitant les riches vallées de cette province, propriétaires ou usufruitiers de la terre qu'ils cultivent, bien moins soumis que dans les autres parties du Mexique à la domination tyrannique des hacenderos et, par suite, vivant dans une meilleure condition, étaient intéressés au maintien de l'ordre et de la tranquillité. Le pillage de leurs églises, l'enlèvement de leurs cloches les avaient vivement indisposés contre les libéraux ; ils accueillirent avec une joie non déguisée l'arrivée des colonnes françaises et vinrent en grand nombre travailler aux routes ; ils répondirent toujours avec empressement à l'appel qui leur fut fait par les autorités impérialistes, et se prêtèrent volontiers et sans apparence de servilité, à toutes les corvées que nécessitait le passage des convois dans les endroits difficiles.

Le 12 décembre, le général Courtois d'Hurbal atteignit Yanhuítlan ; au delà de ce poste, la route n'était pas encore ouverte ; il fallait, pour descendre dans la vallée d'Oajaca,



franchir une sierra difficile, et c'était là que les plus grands obstacles attendaient les colonnes. Tout le matériel roulant fut laissé à Yanhuitlan ; suivi seulement des troupes légères, le général se porta en avant pour organiser les ateliers de travailleurs sur les routes et reconnaître les positions de l'ennemi.

A douze lieues d'Yanhuitlan, au rancho de las Minas, un ravin, profond de plusieurs centaines de mètres et encaissé entre des berges presque verticales, coupe la route ; d'un côté, la descente n'a pas moins de cinq kilomètres de développement ; sur le bord opposé, la disposition des escarpements ne permet pas d'en adoucir les pentes ; après les travaux qui furent exécutés, elles conservèrent encore une rapidité excessive qui atteignait en certains endroits 0<sup>m</sup>,40 par mètre. La colonne légère passa néanmoins sans trop de peine ; le 17 décembre, elle fit sa jonction, à San Francisco Huitzo, avec celle qui venait d'Orizaba et dont les guérillas de Figueroa avaient essayé de gêner la marche. Le lendemain, on rencontra, en avant d'Etna, les grand'gardes ennemies ; elles se replièrent après un combat de quelques instants, dans lequel furent tués un officier et six cavaliers du peloton français d'avant-garde. Le général Courtois d'Hurbal s'établit à Etna, à quatre lieues d'Oajaca ; pendant que l'on travaillait à préparer l'arrivée du parc de siège, il fit autour de la place des reconnaissances préliminaires qui amenèrent plusieurs engagements.

Les démonstrations des colonnes françaises et les préparatifs ostensibles d'un siège, ne paraissant pas décider Porfirio Diaz à quitter Oajaca, le maréchal se résolut à prendre la direction de cette opération dont l'importance s'accusait chaque jour de plus en plus. Il prépara l'envoi de nouveaux renforts, et emmenant avec lui quelques escadrons, il

franchit en douze jours les cent vingt-cinq lieues qui séparent Mexico d'Etna ; il rejoignit le général Courtois d'Hurbal le 15 janvier 1865 (1).

Au prix d'incessants travaux et d'efforts inouïs, la plus grande partie du matériel de siège avait été amenée dans la vallée d'Oajaca. De nombreux attelages de bœufs et plusieurs centaines d'Indiens ayant été réunis au ravin de las Minas, on avait pu descendre les chariots de parc tout chargés, en enrayant complètement les roues et en appliquant cinquante hommes par voiture à des cordes de retraite, mais il avait été impossible de leur faire gravir la pente opposée. On dut vider les caissons d'artillerie, et transporter les projectiles et les cartouches à dos de mulet jusqu'au sommet de la pente ; on attela quatre et quelquefois cinq paires de bœufs à chaque pièce ; quarante à cinquante hommes poussaient aux roues ou tiraient à des cordes fixées au joug des bœufs et aux anses des canons ; sans le concours de ces nombreux auxiliaires, il eût été probablement impossible de triompher des difficultés exceptionnelles qui se présentèrent.

Lorsque le maréchal prit le commandement direct, il avait sous sa main : deux bataillons du 3<sup>e</sup> zouaves, douze compagnies du régiment étranger, un bataillon d'infanterie légère d'Afrique, une compagnie de zouaves montés, trois escadrons de cavalerie française, commandés par le général de Lascours, quatre escadrons mexicains, une batterie de 4, une batterie de 12, quatre sections d'artillerie de montagne, et une compagnie du génie. En attendant l'arrivée des grands convois qu'il avait mis en route avant son départ, il fit investir la place. Il établit son quartier général à l'ha-

(1) Le colonel Osmont, chef d'état-major général, accompagnait le maréchal.



cienda Blanca, et commença, le 17 janvier, à faire tourner la ville simultanément par le nord et par le sud. Le bataillon d'Afrique, passant par le nord, devait franchir, au col de Tres-Cruces, le contrefort montagneux à l'extrémité duquel étaient établis les ouvrages qui dominaient la ville ; les postes, chargés de garder les hauteurs, disputèrent le passage, cependant on s'établit le même jour au village de San Felipe, et l'on coupa l'aqueduc qui fournit les eaux à la ville.

L'investissement se compléta les jours suivants ; pour suppléer à l'insuffisance du corps de siège, le maréchal ordonna que chaque petit poste se couvrirait par des travaux de campagne de façon à pouvoir soutenir pendant quelque temps l'effort d'une troupe supérieure ; il fit élever des barricades sur toutes les avenues et tracer une ligne de circonvallation autour de la place ; on profita des obstacles naturels toutes les fois qu'on le put et, partout ailleurs, on creusa une tranchée ; les Indiens vinrent en grand nombre, moyennant salaire, concourir à ces travaux. Le développement de cette ligne avait trente-sept kilomètres, pour la surveillance desquels on comptait moins de quatre mille hommes. L'ennemi, qui s'était laissé enfermer sans trop s'en rendre compte, fut ainsi privé de toute communication avec l'extérieur ; il aurait pu sans doute forcer ce faible cordon, mais les travaux de circonvallation devaient assez retarder la marche d'une colonne pour que les troupes d'investissement eussent le temps de se concentrer et de se mettre à sa poursuite. La cavalerie de Felix Diaz, sortie de la place au commencement du mois, tenta inutilement d'y rentrer ; l'artillerie des forts et des couvents essaya, sans y réussir, de gêner les travaux ; le 22 janvier seulement, Porfirio Diaz disputa l'occupation de l'hacienda

de l'Aguilera. La position resta aux troupes françaises ; le maréchal, qui n'avait pas ordonné de prendre possession de ce point, ne voulut pas y exposer un poste ; l'hacienda fut évacuée et l'on se contenta d'établir des embuscades aux abords.

La place devait être attaquée par les hauteurs du nord, en même temps que des cheminements seraient commencés dans la plaine sur plusieurs directions. Les ouvrages défensifs de l'ennemi étaient assez importants pour exiger dans une certaine mesure le développement des opérations d'un siège régulier. Quatre grands couvents, placés aux quatre points cardinaux de la ville, formaient en quelque sorte les bastions d'un vaste réduit carré, dont une double ligne de barricades et de maisons fortifiées représentaient les courtines. C'étaient au nord : les couvents contigus de San Domingo et de Carmen ; à l'est : le couvent de la Merced ; au sud : San Francisco ; à l'ouest : la Soledad. De l'artillerie en armait les terrasses ; les murs des cours et des chambres étaient percés de créneaux ; des communications couvertes les reliaient entre eux et avec le centre de la ville.

Des ouvrages permanents ou des retranchements s'élevaient sur les hauteurs dont ils couronnaient les sommets.

Sur le Cerro de la Soledad, à 170 mètres au-dessus de la place d'armes, s'élevait un fort carré en maçonnerie, appelé fort Zaragoza ; à deux cents mètres en avant, était un ouvrage en terre appelé *la Libertad* ; à onze cents mètres plus au nord et à deux cent quatre-vingt-dix mètres au-dessus de la place, le 1<sup>er</sup> Cerro du Dominante était défendu par une redoute carrée en terre ; enfin le 2<sup>e</sup> Dominante, à quatre cents mètres du précédent, portait un ouvrage ouvert à la gorge et une flèche encore inachevée. Ces for-



tifications étaient protégées par un système complet, et fort judicieusement établi, de fougasses, trous de loup, petits piquets, réseaux de fil de fer et de cordes de cuir.

Les convois de vivres et de munitions et les dernières troupes étant arrivées à la fin du mois de janvier, le maréchal disposait de :

4,000 hommes d'infanterie,  
200 sapeurs du génie,  
500 cavaliers,  
800 artilleurs.

Total. . 5,500 combattants, et environ cinq cents hommes des services administratifs. Il avait en outre trois cents cavaliers mexicains alliés, une centaine d'*exploradores* (volontaires du pays), une section du génie, et une demi-section d'artillerie mexicaines.

Le matériel d'artillerie était considérable ; on avait rassemblé un parc de douze pièces de 12 de siège approvisionnées à trois mille coups, huit canons de 4 de montagne, et six mortiers de divers calibres.

La tranchée fut ouverte, le 1<sup>er</sup> février, sur la crête étroite qui relie les cerros Dominante au col de Tres Cruces, à douze cents mètres du saillant des ouvrages avancés ; mais les cheminements ne se continuèrent pas régulièrement <sup>(1)</sup>. Presque aussitôt, une batterie fut commencée à mille mètres de l'ennemi et la communication en arrière, avec le dépôt de tranchée, se fit à découvert par un sentier à peu près défilé des vues de l'artillerie. Deux autres batteries furent construites sur les hauteurs voisines appelées cerro Mojote et cerro Pelado. Elles ouvrirent le feu le 4 février, tandis

<sup>(1)</sup> Les travaux du génie du siège d'Oajaca furent dirigés par le colonel Doutrelaine, sous les ordres du général Vialla. Le général Courtois d'Hurbal fut spécialement chargé de l'attaque sur les hauteurs.

que dans la plaine, la ligne d'investissement se resserrait chaque nuit et que les zouaves, avec leur audace traditionnelle et leur intelligente initiative, s'avançaient peu à peu dans les faubourgs mêmes de la ville.

Une gabionnade fut établie, dans la nuit du 5 au 6 février, à moins de trois cents mètres du cerro Dominante, et transformée le lendemain en batterie de mortiers dont le tir eut une grande efficacité, bien qu'ils fussent placés à une cinquantaine de mètres en contre-bas. L'ennemi couvrait les tranchées d'obus, de mitraille et de balles ; dans la nuit du 5 au 6 et dans la journée suivante, il tira plus de quatre cents coups de canon sur l'étroit espace où se faisaient les travaux d'approche, mais quelques hommes seulement furent atteints.

Le roc affleurant presque partout, il était difficile de pousser les cheminements plus loin : aussi le maréchal résolut-il de tenter une attaque de vive force ; il donna l'ordre de livrer l'assaut le 9, au point du jour ; les troupes étaient déjà massées dans les tranchées, lorsque le général Porfirio Diaz, après avoir demandé une capitulation qui lui fut refusée, se présenta en personne au quartier général et rendit la place à discrétion.

Un plus beau résultat ne pouvait être obtenu avec moins de sacrifices. Quatre mille prisonniers, soixante pièces de canon, un matériel de guerre important tombaient entre les mains des troupes françaises, dont les pertes ne se montaient qu'à huit ou dix tués et à une trentaine de blessés. Les habiles dispositions du maréchal Bazaine se trouvaient couronnées d'un plein succès.

Le général Porfirio Diaz, les officiers, et une partie des soldats furent dirigés sur Puebla ; mais, comme il était difficile de conserver un aussi grand nombre de prisonniers,